

Séminaire **Le sinthome** et **Ulysse**

Michel Vaquié

I Le nœud borroméen

La première évocation du nœud est dans le Séminaire **... ou pire** et la première occurrence du terme *nœud borroméen* est dans le Séminaire **Encore**. Jacques Lacan y parle des ronds de ficelle, des nœuds et en particulier du nœud borroméen.

“...quelque chose que je veux vous montrer, quelque chose qui n’est rien de moins (...) que les armoiries des Borromées.

Il y faut un peu de soins, c’est pour ça que je l’y mets. (...) Vous pouvez refaire la chose avec des ficelles. (...) C’est quelque chose qui a tout de même son intérêt, puisqu’il faut se souvenir que quand j’ai parlé de chaîne signifiante, j’ai toujours impliqué cette concaténation.” (Séminaire **... ou pire**, leçon du 9 février 1973).

“Ce n’est pas très étonnant qu’on n’ait pas su comment serrer, coincer, faire couiner la jouissance en se servant de ce qui paraît le mieux pour supporter l’inertie du langage, à savoir l’idée de la chaîne, des bouts de ficelle autrement dit, des bouts de ficelle qui font des ronds et qui, on ne sait trop comment, se prennent les uns pour les autres.” (Séminaire **Encore**, leçon du 8 mai 1973).

“Il n’en reste pas moins que c’est à en refaire trois tores, par le petit truc que je vous ai déjà montré sous le nom de nœud borroméen, que nous allons pouvoir opérer sur le premier nœud. Naturellement, il y en a qui n’étaient pas là quand j’ai parlé, l’année dernière, vers février, du nœud borroméen. Nous allons tâcher aujourd’hui de vous faire sentir l’importance de cette histoire, et en quoi elle a affaire à l’écriture, pour autant que je l’ai définie comme ce que laisse de trace le langage.” (Séminaire **Encore**, leçon du 15 mai 1973).

C’est surtout dans le Séminaire **R.S.I.** que Jacques Lacan va parler du nœud borroméen, ce séminaire, comme son titre l’indique, est consacré à l’étude des trois catégories introduites par Lacan, le *Réel*, le *Symbolique* et l’*Imaginaire*. Il y développe

tout le long du livre la description de ces trois registres à partir de ce qu'il appelle des ronds de ficelle. Le nœud borroméen est formé de trois cercles, les ronds de ficelle, et est caractérisé par le fait que ces ronds sont noués entre eux de telle manière que si on rompt un quelconque de ces anneaux, les deux autres sont aussi libérés. Cette particularité, qui ne peut commencer qu'à partir de la présence de trois anneaux, est pointée par Lacan, il fait ainsi remarquer que "*quelque chose commence à trois.*"

Dans cette approche, chacun des trois ronds est associé à l'une des catégories du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, chacun de ces ronds représente l'un de ces trois registres introduits depuis longtemps par Lacan. La mise à plat de ce nœud, qui est un objet qui se situe dans l'espace, cette projection sur la feuille de papier permet d'isoler plusieurs zones, en particulier Lacan désigne dans les leçons du 10 et du 17 décembre 1974 les régions suivantes :

- *la jouissance phallique*, $\mathbf{J}\Phi$, à l'intersection du Réel et du Symbolique ;
- *la jouissance autre*, \mathbf{JA} , à l'intersection du Symbolique et de l'Imaginaire ;
- *le sens*, à l'intersection du Symbolique et de l'Imaginaire ;
- *l'objet a*, à l'intersection des trois registres.

Dans cette description la structure de la névrose correspond aux trois ronds de ficelle, associés respectivement aux trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, disposés de manière à former un nœud borroméen, cette disposition permettant que les trois registres soient liées. Et la structure de la psychose correspond alors à toute autre disposition, par exemple une disposition où les ronds du Réel et du Symbolique seraient enlacés et celui de l'Imaginaire serait libre (cf. le *nœud raté* dans la leçon du 11 mai 1976 du séminaire **Le sinthome**).

Dans cette présentation sous forme de nœud, les registres de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel sont associés chacun à un rond de ficelle, et dans l'exemple du *nœud raté* cité au-dessus, Lacan dit que "*le grand I n'a plus qu'à foutre le camp. . . Il glisse, le rapport imaginaire n'a pas lieu.*" Mais ces trois registres sont aussi présents sous la forme de trois "aspects" que sont la *consistance*, le *trou* et l'*ex-sistence*.

"*Ce n'est pourtant pas par hasard, mais c'est le résultat d'une certaine concentration, que ce soit dans l'imaginaire que je mette le support de ce qui est la consistance, que de même ce soit du trou que je fasse l'essentiel de ce qu'il en est du symbolique, et que je supporte spécialement du réel ce que j'appelle l'ex-sistence.*" (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 16 décembre 1975).

Lacan insiste à plusieurs reprises sur le caractère minimal du nombre 3, sur le fait que la structure du nœud borroméen, c'est-à-dire le fait que deux à deux les ronds sont libres, nécessite au moins trois ronds de ficelle.

“*Cette propriété [qui caractérise le nœud borroméen] est à elle seule ce qui homogénéise tout ce qu’il y a de nombres à partir de 3 ; (...) quelque chose commence à 3, qui inclut tous les nombres, aussi loin qu’ils soient dénombrables.*” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 10 décembre 1974).

Il se pose alors la question de savoir si on peut définir des nœuds borroméens, ayant la même particularité, avec plus de trois ronds de ficelle, la réponse est oui et il l’expose assez longuement.

Dans un premier temps, dans le séminaire **R.S.I.**, Lacan propose de retrouver dans l’œuvre de Freud ces trois registres du Réel, du Symbolique et de l’Imaginaire, bien sûr sans que celui-ci ait utilisé cette terminologie, et Lacan fait remarquer que Freud a introduit un quatrième terme *la réalité psychique*.

Dans cette approche, que Lacan présente comme celle de Freud et vis-à-vis de laquelle il marque quelques réserves, ce quatrième terme est nécessaire pour faire tenir ensemble les trois registres.

“*Ah ! Qu’est-ce qu’il a fait Freud ? (...) Il a fait le nœud à quatre avec ces trois, ces trois que je lui suppose (...) il a inventé quelque chose qu’il appelle réalité psychique. (...) C’est ce qui peut nouer d’un quatrième terme, le Symbolique, l’Imaginaire et le Réel, en tant que Symbolique, Imaginaire et Réel sont laissés indépendants, sont à la dérive dans Freud. C’est en tant que cela qu’il lui faut une réalité psychique qui noue ces trois consistances.*” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 14 janvier 1975).

Lacan insiste sur le fait que Freud ne se soit pas contenté du nombre minimum de ronds et ait eu besoin d’un de plus et il souligne que ce quatrième terme correspond aussi dans l’œuvre de Freud au *complexe d’Œdipe*.

“*Il a fallu à Freud, non pas trois, le minimum, mais quatre consistances pour que ça tienne, à le supposer initié à la consistance du Symbolique, de l’Imaginaire et du Réel. Ce qu’il appelle la réalité psychique a parfaitement un nom, c’est ce qui s’appelle complexe d’Œdipe. Sans le complexe d’Œdipe, rien ne tient.*” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 14 janvier 1975).

Il revient ainsi à plusieurs reprises sur cette idée, sur le fait que c’est parce que les trois ronds ne sont pas noués chez Freud qu’il a besoin de ce quatrième terme, et il indique que celui-ci est identique au *Nom-du-Père*.

“*(...) comment ces trois ici figurés indépendants peuvent être noués, peuvent et doivent être noués, et j’ai même fait allusion à ceci, c’est que dans Freud, il y a élision de ma réduction à l’Imaginaire, au Symbolique et au Réel, comme noués tous les trois entre eux, et que ce que Freud instaure avec son Nom-du-Père, identique à la réalité psychique, (...), que c’est ainsi par cette fonction, par cette fonction de rêve que Freud instaure le lien du Symbolique, de l’Imaginaire et du Réel.*” (Séminaire **R.S.I.**, leçon

du 11 février 1975).

Nous voyons que dans un premier temps, Lacan conçoit la structure du nœud borroméen où les trois registres sont liés comme la structure permettant de se passer d'un quatrième rond de ficelle. Cependant, il n'en conclut pas qu'il n'existe pas un quatrième terme, celui-ci étant alors à voir comme une fonction, comme un élément implicite de la structure, mais tout autant nécessaire.

“(...) je crois que, de ce que Freud a énoncé non pas, non pas ! dis-je, le complexe d'Œdipe est à rejeter, il est implicite.” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 14 janvier 1975).

“Il y a en effet plusieurs façons d'illustrer la manière dont Freud, comme c'est patent dans son texte, ne fait tenir la conjonction du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel que par les Noms-du-père. Est-ce indispensable ? (...) J'avais un certain nombre d'idées de la suppléance que prend le domaine, le discours analytique, du fait de cette avancée par Freud des Noms-du-Père, ce n'est pas parce que cette suppléance n'est pas indispensable qu'elle n'a pas lieu.” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 11 février 1975).

Et Lacan poursuit en remettant en question l'idée que le nœud borroméen exact, c'est-à-dire formé uniquement des trois ronds du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, serait la structure optimale, parfaite.

“(...) on ne voit pas en quoi un nœud, un nœud réduit à son plus strict constituerait un progrès, de ce seul fait que ce soit un minimum, ça constitue sûrement un progrès dans l'imaginaire, c'est-à-dire un progrès dans la consistance.” (Séminaire **R.S.I.**, leçon du 11 février 1975).

Dans le séminaire **Le sinthome** Lacan continue et approfondit l'étude du nœud borroméen, et il s'intéresse plus particulièrement à ce quart terme. Celui-ci apparaît comme l'élément qui *répare* le nœud. En effet la structure du nœud borroméen où les trois termes correspondant au Réel, à l'Imaginaire et au Symbolique sont liés sans avoir besoin d'un rond supplémentaire est présentée comme la structure *correcte*, Lacan utilise le terme de *nœud raté* pour qualifier une disposition différente, mais pour autant elle n'est pas présentée comme une situation *normale*.

“C'est bien là que gît le ressort de l'erreur de penser que ce nœud soit une norme pour le rapport de trois fonctions qui n'existent l'une à l'autre dans leur exercice que chez l'être qui, de faire nœud, croit être homme.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 18 novembre 1975).

Lacan poursuit en réaffirmant la nécessité dans tous les cas d'un quatrième terme, quatrième terme qu'il appelle désormais le *sinthome*, ce qui n'est qu'un autre nom du *symptôme*, ou une autre manière de le voir.

“Ce n'est pas que soient rompus le symbolique, l'imaginaire et le réel qui définit la

perversion, c'est qu'ils sont déjà distincts, de sorte qu'il faut en supposer un quatrième, qui est en l'occasion le sinthome.

Je dis qu'il faut supposer tétraique ce qui fait le lien borroméen - que perversion ne veut dire que version vers le père - qu'en somme, le père est un symptôme, ou un sinthome, comme vous voudrez. Poser le lien énigmatique de l'imaginaire, du symbolique et du réel implique ou suppose l'ex-sistence du symptôme." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 18 novembre 1975).

Pour autant Lacan conserve encore les références au complexe d'Œdipe et surtout au Nom-du-Père pour qualifier ce quart terme, c'est-à-dire affirme l'équivalence entre le symptôme et ces précédentes déterminations.

"Le complexe d'Œdipe est comme tel un symptôme. C'est en tant que le Nom-du-Père est aussi le Père du Nom que tout se soutient, ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 18 novembre 1975).

Dans un premier temps Lacan rappelle comment la structure du nœud borroméen décrit les relations que doivent avoir les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, en quoi cette disposition éclaire comment chacun des trois permet aux deux autres de tenir ensemble, faisant ainsi du nœud le *support du sujet*.

"C'est du fait que deux soient libres l'un de l'autre - c'est la définition même du nœud borroméen - que je supporte l'ex-sistence du troisième, et spécialement celle du réel par rapport à la liberté de l'imaginaire et du symbolique. À sister hors de l'imaginaire et du symbolique, le réel cogne, (...) il est borroméennement noué à eux (...) le réel n'a d'ex-sistence qu'à rencontrer, du symbolique et de l'imaginaire, l'arrêt." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 16 décembre 1975).

Nous voyons ainsi apparaître les notions de *réparation* et d'*erreur*, ce qui souligne que le sinthome intervient en quatrième terme pour nouer la structure, pour faire tenir ensemble les trois registres qui sans lui ne seraient plus liées.

"Du même coup, si le symbolique se libère, comme je l'ai autrefois bien marqué, nous avons un moyen de réparer ça. C'est de faire ce que, pour la première fois, j'ai défini comme le sinthome. C'est le quelque chose qui permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer de tenir ensemble, quoique là, en raison de deux erreurs, aucun ne tient plus avec l'autre." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 17 février 1976).

Dans le séminaire **Le sinthome** Lacan se propose de montrer comment le cas de James Joyce par son œuvre, et plus particulièrement avec son roman *Ulysse*, illustre cette conception du sinthome comme suppléant le défaut de nouage entre les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Pour étudier ce cas il nous faut revenir sur la notion de *Nom-du-Père*.

Dans le premier enseignement de Lacan, la psychose est vue comme la structure marquée par la *forclusion du Nom-du-Père* (voir par exemple *Du traitement possible de la psychose*, p.558 dans les **Écrits**), c'est-à-dire par le fait qu'un signifiant particulier fait défaut au sujet, que celui-ci n'a pas accès à la signification phallique. Et le déclenchement de la psychose peut dans cette approche, être expliquée par l'irruption dans le réel de quelque chose que le sujet ne peut pas intégrer à son registre symbolique.

Dans cette partie de l'enseignement de Lacan avec le séminaire **R.S.I.** et le séminaire **Le sinthome**, nous avons un éclairage légèrement différent de la notion du Nom-du-Père, mais nous retrouvons le lien qui existe entre un défaut de cette fonction et la psychose.

Plus précisément, Lacan va étudier le cas de Joyce en prenant comme notion centrale pour l'expliquer ou le décrire la carence paternelle.

“C'est à son père qu'il adresse cette prière, son père qui justement se distingue d'être - bof - ce que nous pouvons appeler un père indigne, un père carent, celui que dans tout Ulysse, il se mettra à chercher sous des espèces où il ne le trouve à aucun degré.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 13 janvier 1976).

Et c'est dans la mesure où ce père n'assume pas sa fonction de soutien, sa fonction de Nom-du-Père, que Joyce a besoin d'une suppléance qu'il trouve dans l'art.

“C'est en tant que le Nom-du-Père est aussi le Père du Nom que tout se soutient. (...) L'Autre dont il s'agit se manifeste chez Joyce par ceci qu'en somme, il est chargé de père. C'est dans la mesure où ce père, comme il s'avère dans l'Ulysse, il doit le soutenir pour qu'il subsiste que Joyce par son art (...) fait non seulement subsister sa famille mais l'illustre.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 18 novembre 1975).

L'écriture va être pour Joyce le sinthome, ce quatrième terme qui va permettre de nouer entre eux les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

“C'est de Joyce que j'aborderai ce quatrième terme en tant qu'il complète le nœud de l'imaginaire, du symbolique et du réel.

Tout le problème est là - comment un art peut-il viser de façon divinatoire à substantialiser le sinthome dans sa consistance, mais aussi bien dans son ex-sistence et dans son trou ?

Ce quatrième terme (...) comment quelqu'un a-t-il pu viser par son art à le rendre comme tel, au point de l'approcher d'aussi près qu'il est possible ?” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 9 décembre 1975).

“Ce que je propose ici, c'est de considérer le cas de Joyce comme répondant à une façon de suppléer à un dénouement du nœud. ” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 10 février 1976).

Lacan fait aussi intervenir la dimension de la nomination qui est inhérente à la

fonction du Nom-du-Père, il insiste alors sur le fait que la carence paternelle explique la volonté de Joyce de se faire un nom, de se faire le père de son père, le père de sa race.

“N’y a-t-il pas quelque chose comme une compensation de cette démission paternelle, de cette Verwerfung de fait, dans le fait que Joyce se soit senti impérieusement appelé ? (...) C’est là le ressort propre par quoi le nom propre est chez lui quelque chose qui est étrange.(...)”

Le nom qui lui est propre, c’est cela que Joyce valorise aux dépens du père. C’est à ce nom qu’il a voulu que soit rendu l’hommage que lui-même a refusé à quiconque.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 10 février 1976).

“Joyce a un symptôme qui part de ceci que son père était carent, radicalement carent - il ne parle que de ça. (...) c’est de se vouloir un nom que Joyce a fait la compensation de la carence paternelle.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 17 février 1976).

Lacan conclut le séminaire **Le sinthome** en étudiant ce qu’il appelle *le nœud raté*, c’est-à-dire un nœud dans lequel le réel et le symbolique seraient enlacés et l’imaginaire libre, et en le présentant comme ce qui décrit la structure de ce qui se passe chez Joyce. Il dessine alors un quatrième rond qui permet de faire tenir ensemble les trois registres, et dans cette dernière leçon il appelle ce quatrième rond *l’ego correcteur*.

“Quelque chose lui est arrivé [à Joyce] qui fait que, chez lui, ce qu’on appelle couramment l’ego a joué un tout autre rôle que le rôle simple - qu’on s’imagine simple - qu’il joue dans le commun de ceux qu’on appelle à juste titre mortels. L’ego a rempli chez lui une fonction dont je ne peux rendre compte que par mon mode d’écriture.” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 11 mai 1976).

Lacan rattache ce rôle particulier de l’ego chez Joyce, comme faisant office de sinthome, au rapport de Joyce à son propre corps, que l’on peut voir comme associé à une certaine défaillance dans le registre de l’imaginaire.

“Mais la forme, chez Joyce, du laisser tomber du rapport au corps propre est tout à fait suspecte pour un analyste, car l’idée de soi comme corps a un poids. C’est précisément ce que l’on appelle l’ego.”

Si l’ego est dit narcissique, c’est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image. Dans le cas de Joyce, le fait que cette image ne soit pas intéressée dans l’occasion, n’est-ce pas ce qui signe que l’ego a chez lui une fonction toute particulière ?” (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 11 mai 1976).

Et il associe l’enlacement du réel et du symbolique dans la structure du nœud aux fameuses *épiphanies* de Joyce.

“Toutes ses épiphanies sont toujours caractérisées de la même chose, qui est très précisément la conséquence résultant de l’erreur dans le nœud, à savoir que l’inconscient

est lié au réel. (...) Il est tout à fait lisible dans Joyce que l'épiphanie est ce qui fait que, grâce à la faute, inconscient et réel se nouent." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 11 mai 1976).

II Ulysse et la question du père

Pour développer son analyse de la structure du nœud borroméen et de la notion de sinthome, Lacan étudie le cas de Joyce et de son œuvre, et il s'intéresse plus précisément à son roman **Ulysse**. Dans ce roman, nous avons en particulier plusieurs figures de pères qui témoignent de la carence paternelle que souligne Lacan.

"(...) un père indigne, un père carent, celui que dans tout Ulysse, il se mettra à chercher sous des espèces où il ne le trouve à aucun degré." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 13 janvier 1976).

"C'est dans la mesure où ce père, comme il s'avère dans l'Ulysse, il doit le soutenir pour qu'il subsiste que Joyce par son art (...) fait non seulement subsister sa famille mais l'illustre." (Séminaire **Le sinthome**, leçon du 18 novembre 1975).

Un des deux personnages principaux du roman est Stephen Dedalus, qui peut être vu comme une figure de l'auteur. En effet même si **Ulysse** n'est en aucune manière un roman autobiographique, ce personnage porte le même nom que le héros des deux romans autobiographiques **Stephen le héros** et **Portrait de l'artiste en jeune homme** écrits précédemment par Joyce. De plus nous pouvons retrouver dans l'histoire de ce personnage, sa position sociale, son goût pour la littérature et surtout sa situation familiale, des ressemblances très fortes avec la propre histoire de Joyce.

Le père de Stephen, Simon Dedalus, est bien ce père carent, incapable de subvenir aux besoins de sa famille, de la soutenir après la mort de la mère.

Le deuxième personnage principal du roman est Léopold Bloom, personnage pour qui la fonction de père est problématique et ceci de plusieurs manières.

D'abord Bloom est lui-même le père d'une fille, Milly, et a eu, avant cette fille un fils qui est mort très jeune. Le souvenir de ce fils le poursuit et il semble que cette perte lui enlève la possibilité de se sentir vraiment père.

De plus Bloom est hanté par le souvenir de son propre père, Rudolph Bloom, qui s'est suicidé, abandonnant ainsi sa famille. Ce père était un juif immigré d'origine hongroise, et qui avait changé de nom, il s'appelait Virag, nous voyons ainsi apparaître la question du nom propre et de la nomination. Le nom Virag fait aussi référence à une figure féminine, et tout le long du roman nous voyons en effet le personnage de Bloom qui est pris dans une sorte d'ambiguïté concernant son sexe, il a à plusieurs reprises la

sensation de devoir occuper plutôt la position de la mère ou simplement d'une femme.

Dans un dernier temps, à la fin du roman, qui coïncide avec la fin de la journée, le roman **Ulysse** se déroule tout le long d'une seule journée, Bloom veut prendre sous sa protection le jeune Stephen Dedalus. D'une certaine manière il le choisit comme fils, il se propose comme père, offre que refuse Stephen.

Dans le roman apparaît aussi la figure de Paddy Dignam, c'est la personne qui est enterrée ce jour-là, cet enterrement est l'évènement central autour duquel s'articule cette journée et en particulier y assistent Simon Dedalus et Léopold Bloom. Il est question de son fils, des réflexions de celui-ci après la mort de son père.

Enfin il est à plusieurs reprises question de Shakespeare, de sa vie et de son œuvre, et plus particulièrement de la pièce **Hamlet**, et ceci notamment lors d'une discussion à la quelle participe très activement Stephen. Or le personnage d'Hamlet est hanté par le spectre de son père, mort empoisonné, et le ressort de la pièce tourne autour de la difficulté qu'il a à venger ce père.

“- Un père, dit Stephen, luttant contre la désespérance, est un mal nécessaire. Il a écrit la pièce pendant les mois qui ont suivi la mort de son père. Si vous soutenez que lui, un homme grisonnant avec deux filles à marier, et trente-cinq ans d'existence, nel mezzo del cammin di nostra vita, et cinquante d'expérience, est l'étudiant imberbe de Wittenberg, alors vous devez soutenir que sa vieille mère de soixante-dix ans est la reine lubrique. Non. Le cadavre de John Shakespeare ne se promène pas la nuit. D'heure en heure il va pourrissant. Il repose, désarmé de sa paternité, ayant légué à son fils cet état mystique. Le Calandrino de Boccace fut le premier et le dernier homme à se sentir enceint. La paternité, en tant qu'engendrement conscient, l'homme ne la connaît pas. C'est un état mystique, une succession apostolique, du seul engendreur au seul engendré. Sur ce mystère et non sur la madone que l'astuce italienne a jetée en pâture à la populace d'Europe l'église est bâtie et bâtie immuablement parce que bâtie, comme le monde, macro et microcosme, sur le vide. Sur l'incertitude, sur l'improbabilité. Amor matris, génitif subjectif et objectif, est peut-être la seule chose vraie de l'existence. La paternité est peut-être une fiction légale. Qui donc est-il, le père d'un fils, pour qu'un fils l'aime ou qu'il aime un fils ?

Où diable veux-tu en venir ?

Je sais. Ferme-la. Tu m'embêtes ! J'ai mes raisons.

Amplius. Adhuc. Iterum. Postea.

Es-tu condamné à faire ça ?

- Ils sont séparés par une honte physique si catégorique que les annales criminelles

du monde, souillées de toutes sortes d'incestes et de bestialités, ne gardent guère de trace de transgression. Fils et mères, géniteurs et filles, sœurs lesbiques, amours qui n'osent pas dire leurs noms, neveux et grands-mères, gibiers de potence et trous de serrures, reines et taureaux primés. Le fils à naître gâche la beauté : né, il apporte le chagrin, divise l'affection, augmente les soucis. C'est un mâle : sa croissance est le déclin de son père, sa jeunesse le regret envieux de son père, son ami l'ennemi de son père.

C'est rue Monsieur-le-Prince que j'ai pensé cela.

- Dans la nature, qu'est-ce qui les lie ? Un instant de rut aveugle.

Suis-je un père ? Et si je l'étais ?

Main hésitante, recroquevillée.

- Sabellius, l'Africain, le plus subtil hérésiarque de toutes les bêtes du troupeau, soutenait que le Père était Lui-même Son Propre Fils. Le dogue d'Aquin, pour qui aucun verbe ne sera impossible, le réfute. Entendez : si le père qui n'a pas de fils n'est pas un père le fils qui n'a pas de père peut-il être un fils ? Lorsque Rutlandbaconsouthamptonshakespeare ou un autre poète du même nom dans la comédie des erreurs écrit Hamlet il n'était pas seulement le père de son propre fils mais, n'étant plus un fils, il était et se sentait lui-même le père de toute sa race, le père de son propre grand-père, le père de son petit-fils à naître, qui, entre parenthèses, ne naquit jamais, car la nature, telle que M. Magee la comprend, a horreur de la perfection."

(Ulysse, pages 261-262).

“

RUDOLPH

Seconde demi-couronne d'argent gaspille aujourd'hui. Je t'ai dit ne pas aller avec goy ivre jamais. Alors. T'attrapes pas argent.

BLOOM

(Cache le piedporc et le piedmouton derrière son dos et, penaud, froisse la chair-depied tiède et froide.) Ja, ich weiss, papachi.

RUDOLPH

Que toi faire ici en ce lieu ? N'as-tu point d'âme ? (Avec de faibles serres de vautour il tâte le visage silencieux de Bloom.) N'es-tu pas mon fils Leopold, le petit-fils de Leopold ? N'es-tu pas mon cher fils Leopold qui a quitté la maison de son père et a quitté le dieu de ses pères Abraham et Jacob ?

BLOOM

(Avec précaution.) *Je le suppose, père, Mosenthal. Tout ce qui reste de lui.*

RUDOLPH

(Sévèrement.) *Une nuit qu'ils te ramènent à la maison ivre comme un chien après que tu dépenses tout ton bon argent. Comment appelles-tu ces gens qui courent ?*

(Ulysse, pages 542-543).

“- Les sons, une imposture, dit Stephen après une pause de quelques instants. Comme les noms, Cicéron, Podmore. Napoléon, M. Bonhomme. Jésus, M. Doyle. Les Shakespeares étaient aussi communs que les Murphies. Qu'y a-t-il dans un nom ?

- Oui, ça c'est vrai, M. Bloom sans chichi en convint. Bien sûr. Notre nom a été changé aussi, ajouta-t-il, poussant le prétendu petit pain de l'autre côté.

Le marin barberousse, les nouveaux venus n'échappant pas à sa vigie, aborda Stephen, qu'il avait distingué tout particulièrement, carrément lui demandant :

- Dites-moi, quel est votre nom ?

Juste à point nommé M. Bloom fit signe du pied à son compagnon mais Stephen, apparemment insensible à cette amicale pression, venant d'un horizon inattendu, répondit :

- Dedalus.

Le marin le fixait du regard lourd de ses yeux ensommeillés aux lourdes poches, passablement déchirés par un usage excessif de la picole, de préférence du schnaps un peu mouillé.

- Vous connaissez Simon Dedalus ? finit-il par interroger.

- J'en ai entendu parler, dit Stephen.

M. Bloom resta deboussolé un bon moment, remarquant que les autres évidemment laissaient traîner leurs oreilles.

- C'est un Irlandais, affirma le hardi marin, le fixant toujours de la même manière et opinant du chef. Cent pour cent irlandais.

- Irlandais, trop irlandais, lâcha Stephen.”

(Ulysse, pages 773-774).

Références :

- James Joyce, **Ulysse**, nouvelle traduction sous la direction de Jacques Aubert, ed. Gallimard, 2006.

- Jacques Lacan, **Écrits**, ed. Seuil, 1998.
- Jacques Lacan, **Séminaire . . .ou pire, 1971-1972**, inédit.
- Jacques Lacan, **Séminaire XX, Encore, 1972-1973**, ed. Seuil, 1999.
- Jacques Lacan, **Séminaire R.S.I., 1974-1975**, inédit.
- Jacques Lacan, **Séminaire XXII, Le sinthome, 1975-1976**, ed. Seuil, 2005.